

Ne leur parlez plus de rose ni de prince charmant! Adèle, Maluène, Inès, Juliette et leurs copines ont entre 10 et 11 ans. Entre l'école primaire et le collège, la sortie de l'enfance et les prémices de l'adolescence, comment voient-elles la vie? Plongée chez les petites sœurs d'Esther

Par EMMANUELLE ANIZON et MARIE VATON

Anaé, Eugénie, Juliette, Ambre, toutes les quatre en sixième.

Elles ont grandi avec la crise, Daech et les attentats, le mariage pour tous et les familles recomposées, les réseaux sociaux et l'info planétaire. Elles ont vu passer Nicolas Sarkozy, François Hollande et Emmanuel Macron, Barack Obama et puis Donald Trump. Elles ont 10 ou 11 ans et sont élèves de CM2 ou de sixième. Elles sont à ce moment charnière où l'on quitte doucement le temps de l'enfance pour aborder les premiers doutes de l'adolescence. Juliette et ses copines habitent un quartier bobo de Paris, Adèle et Héléne une banlieue de classes moyennes, Inès et ses potes un quartier populaire, et Maluène, Lina et Rachel vivent à la campagne. Dans leur chambre, elles ont accroché des posters de Robert Pattinson ou de Beyoncé à côté des photos de leurs parents. Dans leurs cartables, elles ont des feutres à paillettes, des bonbons Têtes Brûlées qui piquent la langue, des agendas remplis de cœurs et de fleurs, et de dessins de licorne. Mais elles ont aussi, dans leur poche, un téléphone portable qui leur met le monde à portée d'écran. Joyeuses et drôles, encore naïves mais déjà affûtées, elles nous ont raconté l'école, les garçons, l'amour, les adultes, leurs projets...

LES GARÇONS

« Ils sont tous un peu bêtes à cet âge », « ils ne pensent qu'à la bagarre », « ils font leurs intérêts », « ils font leurs intérêts ». Le constat est unanime. Jusqu'au CM1, les filles jouaient à « chat » et à « garçons attrapent filles ». En CM2 et en sixième, les deux camps se séparent : « Les garçons jouent au foot, nous on parle entre nous. »

Deux mondes, « deux espèces différentes », analyse Tally. A la récré, quand ils se mettent à se cogner, « les autres se placent en rond tout autour et les excitent encore plus, comme s'ils étaient au spectacle », raconte Christine*. « Nous, les filles, on se dispute aussi, mais avec les mots. Eux, ils ne savent dialoguer que dans la violence. » Adèle évoque les « big boss qui parlent avec des gros mots genre "nique ta mère la pute!". La maîtresse dit qu'ils aboient ». Maluène, de sa campagne, observe que les garçons font semblant d'être des « wesh wesh. Ils parlent racaille pour faire "stylé" et se traitent de "gros poulets" alors qu'ils ne sont pas gros. Je vois pas l'intérêt en fait ».

Quand ils ne se bagarrent pas, les garçons, paraît-il, embêtent les filles. « Ils passent leur temps à nous courir après, soupire ➤➤



Adèle, en CM2.

► Safa. *Mais c'est pas parce qu'on est des filles qu'on doit se laisser faire!* « *Quand on est féminines, ils nous disent qu'on "fait nos meufs". C'est comme si on nous accusait d'être ce qu'on est* », souligne Christine. Métisse, sénégalaise par sa mère, scolarisée à Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), elle témoigne de la difficulté qu'il y a, parfois, à être une fille dans les quartiers populaires. Tous les jours ou presque, elle voit sa mère se faire siffler ou « *mater* » quand elle traverse sa cité en jupe. « *Du coup, elle est obligée de mettre que des pantalons maintenant.* » A l'école, Christine, elle, porte souvent un jogging et des baskets, mais c'est pour être « *plus confortable* » pour le sport.

D'ailleurs, elle met du vernis « *de temps en temps* », dit-elle en montrant ses ongles pailletés. Ahlem, sa copine, ne « *voit pas le problème* », elle, avec les jupes, ni les garçons : « *Il n'y a pas besoin de leur demander la permission pour jouer au foot avec eux. Tu y vas et tu t'imposes, voilà...* »

LE SEXISME

Juliette, bouille pétillante et petites lunettes, estime être traitée « *à égalité* » avec son frère de 15 ans par ses parents bobos du 9^e arrondissement de Paris. Mais, pour le reste, elle a beaucoup à dire. Avec les Lego, auxquels elle aime encore jouer, « *on a le choix, pour une maison aux murs beiges, entre un toit*

rose ou violet quand on est une fille, explique-t-elle, devant son plat de pâtes. *Mais pourquoi? C'est cliché! C'est comme le rap, que mon frère écoute. C'est vulgaire, plein de gros mots, je n'aime pas leurs clips avec des filles et des voitures, ils ne respectent pas trop les filles et ça me gêne*. A l'école, elle a l'impression aussi « *que les garçons ne nous prennent pas trop au sérieux quand on n'est pas d'accord sur un sujet. L'avis des filles ne compte pas pour eux* ». Elle admet une inégalité en sport : « *C'est scientifiquement prouvé que l'homme est plus fort physiquement que les femmes, mais quand même, j'en ai battu au cross...* » Lors de la journée d'intégration des sixièmes, des tournois avaient été organisés.



Tally, en sixième.

“DANS L'ÉCOLE À CÔTÉ DE LA NÔTRE, LES TOILETTES DES FILLES SONT ROSES, ET CELLES DES GARÇONS BLEUES ! ÇA M'A CHOQUÉE.”

Adèle, en CM2

« *On était répartis par ordre alphabétique, et dans notre groupe il n'y avait qu'un garçon. Ça se voyait que ça l'embêtait de n'avoir que des filles. Il nous sous-estimait, alors qu'à la fin de la compétition on était en milieu de classement! On a voté pour savoir qui serait le capitaine, et les filles ont toutes voté pour lui. Pas moi. Je ne trouvais pas normal qu'il soit capitaine sous prétexte qu'il était le seul garçon! Du coup, c'est lui qui nous dirigeait, qui choisissait qui allait faire quelle épreuve.* » Elle ne comprend toujours pas, Juliette, pourquoi les filles ont voté pour lui. Ou plutôt, elle a peur de comprendre. Elle soupire : « *Pffff... souvent, les filles sont aux pieds des garçons...* » Juliette en oublie de manger ses pâtes, tellement le sujet la passionne. Adèle et Hélène, duo fusionnel en CM2 au Pré-Saint-Gervais (Seine-Saint-Denis), ont un nom pour ces filles « *qui passent leur temps à se toucher les cheveux pour que les garçons les regardent : les Barbie!* » Adèle, débit de mitraille et silhouette toute menue, saute de sa chaise pour les mimer. La prestation, hilarante, est à la hauteur de ses années de théâtre. Elle est intarissable, elle aussi : « *Dans l'école Brossolette, à côté de la nôtre,*

les toilettes sont roses, et celles des garçons bleues! Ça m'a choquée! » Hélène, grande blonde en salopette de jean, la pousse du coude : « Raconte aussi les œufs de Pâques! Les dames de la cantine donnent les bleu et vert aux garçons, les rose et jaune aux filles. Ça nous énerve! »

LA FAMILLE

« Ma tribu, c'est la base », dit Anaé, en sixième à Paris. Une base que les filles commencent à peine à désertir, timidement. Elles continuent d'essayer les chaussures de leur maman, espèrent encore que leur futur mari ressemblera à leur papa. A la campagne, Lina et Rachel aiment toujours passer du temps avec leurs parents. Elles ont des petits rituels : « Koh-Lanta » le vendredi soir, un film le samedi soir, les journées shopping avec leur mère. Maluène a parfois le droit de se promener dans le bourg avec ses copains. « Ça me fait me sentir libre comme une grande. » Comme lorsqu'elle va au camping, tous les étés, et qu'elle a le droit de faire tout ce qu'elle veut. Adèle, elle, note avec intérêt qu'il lui arrive dorénavant de « s'ennuyer à crever » avec ses parents. « Plus tard, je pense que je vais leur faire la guerre, même si je n'en ai pas envie forcément. » Sa copine Hélène se moque des siens, qui la prennent « trop pour une enfant : "Alleeeee, on va faire la prome-naaaaaaade, on va maaaaaanger des biscuuuuitts" ». Maintenant, elle et Adèle vont se promener seules, dans les rues du Pré-Saint-Gervais. L'aventure, quoi. Pour Inès* (de Saint-Ouen), la question de l'autonomie ne se pose pas vraiment. Elle est arrivée du Sénégal il y a sept ans, et vit avec sa mère hôtesse de l'air qu'elle ne voit « jamais aucun soir de la semaine ». Elle doit compter sur ses doigts pour savoir combien de frères et sœurs elle a : « Huit sont restés au Séné- ➔➔



Hélène, en CM2.

J'avais 10 ans, je me souviens...

Par Alice Zagury*

« "Le Lion" de Joseph Kessel m'a donné envie de voyager au Kenya, "l'histoire d'Helen Keller" m'a montré que la souffrance n'empêchait pas le bonheur et pouvait lui donner une dimension plus profonde, "le Journal

d'Anne Frank" m'a rassurée : même en période de guerre, on pouvait tomber amoureux.

On habitait près d'un bois, j'escaladais la grille incognito pour m'y promener. J'inventais des prières pour parler aux arbres. Je rêvais de liberté et croyais aux pouvoirs magiques. Je dessinais des histoires de grenouilles romantiques et tentais en

vain le grand écart pour épater mes copines de la gymnastique. Il m'arrivait de me battre avec des garçons dans la cour de récré et jusqu'en sixième, je gagnais souvent au bras de fer contre eux, à ma plus grande fierté. Le monopole de la télécommande revenait à mon frère malgré tous les plans machiavéliques montés avec ma petite sœur. Il fallait que

cela change... Naissance de la cause féministe? J'étais élue déléguée de classe pendant plusieurs années et je constatais à quel point il fallait se battre pour tout. La nuit, avant de m'endormir, j'adorais me faire des films, je me voyais en tenue de Wonder Woman en train de voler dans le ciel et rendre justice. »

* Entrepreneuse, cofondatrice et dirigeante de The Family.

J'avais 11 ans, je me souviens...

Par Monica Sabolo*

« A 11 ans, je suis entrée dans une école de filles, et c'en fut terminé de l'insouciance. Cette année-là, dans ma classe, le monde était séparé en deux entités imperméables : le groupe des petites filles (chaussettes à trous, kilts, barrettes dans leurs cheveux nattés, scolarité exemplaire – mon groupe) et le groupe des femmes (11 ans aussi, mais portant des jeans, des collants, des chevelures sauvages déployées sur leurs épaules). J'étais sensible, rêveuse et toujours assise au premier rang, et je regardais avec passion ces filles qui passaient leurs récréations dans les toilettes, à brosser les cheveux des unes des autres. La grande aventure de la journée consistait à prendre le car scolaire, puisqu'il desservait aussi une école de garçons. Les plus populaires s'asseyaient tout au fond, avec leurs blousons et leurs mèches dans les yeux, et remonter l'allée sous leur regard était un supplice et une joie violente. Je caressais alors deux rêves : rejoindre le commandant Cousteau à bord de "la Calypso" pour sillonner les mers du monde, et vivre une grande passion avec Barth, un des garçons du fond du bus. Cette année-là, j'ai mené deux grandes opérations épistolaires. J'ai écrit au commandant Cousteau en lui envoyant un exposé sur les requins, un autre sur les dauphins, et enfin un sur les céphalopodes (aucune réponse). Quant à Barth, qui était hollandais, je lui avais fait passer un mot par une complice intrépide, un mot lui demandant de bien vouloir me donner la traduction de "Ik houd van jou" ("je t'aime" en néerlandais), et de signer le mot (cela me semblait un stratagème à la fois brillant et discret). Ce qui est fou, c'est que ma complice est revenue avec le morceau de papier signé ! Ensuite, je ne lui ai plus jamais adressé la parole, mais je le considérais comme mon petit ami secret. J'ai montré le mot à une fille de ma classe, qui portait un blouson avec des éclairs. Elle m'avait regardée, et, avec une sorte de condescendance autoritaire, avait déclaré : "Maintenant, tu dois arrêter de porter ces chaussettes." »

*Romancière, elle a publié fin août « Summer » (Lattès).



Esther, en cinquième.

» gal, un pays très pauvre, et deux vivent avec ma mère et moi », dit-elle. Elle aimerait aussi aider sa grande sœur à venir étudier en France car, « là-bas, elle ne trouve aucun travail et a failli accepter d'aller avec un homme qui lui avait promis une maison ».

STARS ET MODÈLES

La télé, c'est un brin ringard. Les filles regardent encore du coin de l'œil « Nouvelle Star » ou « The Voice », « Fort Boyard », les sitcoms « Fais pas ci, fais pas ça » ou « Parents mode d'emploi ». Elles se gavent surtout de séries racontant d'autres vies de filles, comme « Pretty Little Liars » ou « Gossip Girl ». Les bobos du 9^e dédaignent « les Anges de la télé-réalité », les filles de Saint-Ouen sont plus fans. A la campagne, Lina aime regarder les séries « Vampires » et « Charmed », que sa maman lui a fait découvrir. Elle adore Angelina Jolie, Ariana Grande et Shakira, et dévore le soir des livres de la collection « Chair de poule ». Juliette, du 9^e, a un gros faible pour Beyoncé « parce qu'elle chante bien et parce qu'elle s'assume ». Elle s'assume en quoi ? « Ses rondeurs, d'abord. J'aime pas les chanteuses anorexiques. Je sais aussi qu'il n'y a que des femmes dans son orchestre, j'aime bien

qu'elle fasse des choix comme ça. » Et puis il y a YouTube, qui réunit tout le monde. Cyprien, Squeezie, Natoo, Emma CakeCup, Juste Zoé... Juliette connaît une « youtubeuse » qui était en CM2 avec elle. Elle ne veut pas qu'on donne son nom. On est allé voir. La brunette a notamment fait une vidéo sur son premier téléphone, un iPhone 3, titrée (on le livre tel quel) « En vrai je suis pas aller a New York, il étais juste à ma mère avant », une autre sur « Le trucs énervants entre cousines ». Celle où elle liste son « bureau Ikea » / « sac pull and bear » / « cactus Castorama » / « table de nuit casa » / « étagères Maisons du Monde »... a été vue 47 000 fois. Quand même.

LE TÉLÉPHONE

Les rares CM2 qui n'en ont pas l'attendent avec impatience pour l'année prochaine. La sixième, c'est l'année de bascule où tout le monde s'équipe. L'âge de l'émancipation : « Ça rassure les parents de pouvoir nous joindre », explique Tally (en sixième à Saint-Mandé). Dans les quartiers bobos, les parents récupèrent l'appareil le soir, « pour les ondes », précise Ambre (en sixième à Paris). Les filles sont presque toutes sur Snapchat et Instagram, mais « on regarde,

on ne poste pas », assurent-elles. Elles ont été surinformées, à la maison et à l'école, sur les dangers des réseaux sociaux. Et s'en méfient. « Pour mon anniversaire, il y a eu une photo de mon gâteau, et tout le monde l'a critiqué sur Instagram ! » se plaint Ambre. « Et pourtant il était très beau », rappellent ses (bonnes) copines. Mais il y a un truc auquel elles sont accros : les flammes. Sur Snapchat, la flamme est la preuve de la fréquence avec laquelle deux personnes communiquent. Elle affiche donc à l'ensemble de la communauté la force d'une amitié. Essentiel.

L'ADOLESCENCE

« On n'est pas ado, à peine préado, estime Adèle. On commence un peu à devenir

femme. Enfin, pas moi : pour le corps c'est "zéro pourcentage" de changement [elle "adore parler en pourcentage", NDLR]. Mais je m'en fiche, ça viendra, c'est dans l'ordre des choses. Et puis c'est dans la tête qu'on change. Avant, j'avais des copines modèles. J'étais capable de faire semblant d'aimer "Violetta" pour leur faire plaisir ! Maintenant, j'ai mes goûts. J'ai un peu peur de devenir ado. Quand tu es ado tu n'as pas de conscience, tu peux sortir jusqu'à 4 heures du matin et du coup être fatiguée à l'école. J'espère ne pas faire trop de bêtises : la pire chose, ce serait de fumer. »

LE MONDE, LA POLITIQUE

Etonnamment, les attentats ne semblent

pas peser sur le quotidien des filles : « Faut bien vivre », philosophe Ambre. Elles ont suivi à la télé, comme elles ont suivi les élections présidentielles, celle de Macron, de Donald Trump surtout. Siliana, de Saint-Ouen, dit qu'« à cause de lui, il va y avoir encore plus de racisme qu'avant ». Sa copine Inès croit savoir que « le président américain va créer un territoire de Blancs et un territoire de Noirs ». Ça lui fait très peur « à cause de l'esclavage ». Elles sont aussi très concernées par le sort des enfants des pays pauvres « qui doivent travailler dans les usines ». « Plus tard, dit Ahlem, je voudrais aider les peuples qui sont persécutés en Birmanie et en Inde, et leur envoyer de l'argent comme ma mère le fait. » Leïla, elle, voudrait monter une grande structure pour venir en aide à « tous les Syriens et les migrants qui vivent dans le métro et dans la rue ». A Maintenon (Eure-et-Loir), Rachel raconte : « Un garçon de mon école dit que les Arabes sont bêtes et qu'on les reconnaît car ils ont pas les mêmes yeux que nous. Si ça se trouve, il va y avoir des guerres à cause du racisme. » A Touquin (Seine-et-Marne), dans la classe de CM2 de Lina, « des élèves ont dit "Toi tu pues parce que tu es noir". La maîtresse les a punis heureusement. Mais tout ça, c'est à cause de Donald Trump, c'est sûr ». Adèle, qui veut être journaliste politique plus tard, s'enflamme : « Je hais Marine Le Pen ! Quand je pense aux petits enfants noirs qui sont maigres et ne mangent pas et que cette fille veut les virer, et rendre impossible de franchir les frontières ! » Elle dit qu'elle aurait voté « Hamon » à la présidentielle. Comme ses parents...

BIO ET SANS GLUTEN

Adèle, dont les parents bossent dans la communication, se dit « 0 % non-végétarienne » et a établi avec sa copine Hélène une liste de critères permettant de reconnaître « le type intolérant au gluten », qu'elles voient fleurir dans leurs familles : « L'intolérant au gluten se reconnaît au fait que 1/ il porte un sac en tissu, 2/ il met des habits en lin, 3/ il préfère le Mölkky [un jeu finlandais de quilles en bois] à la pétanque, 4/ il a des dreadlocks, 5/ il boit du lait de riz et de soja, 6/ il se nourrit de bio, chez Bio, c' bon, Naturalia ou à la Biocoop, 7/ ... euh... c'est quoi déjà Hélène les autres ? » Hélène rit trop pour répondre.

MÉTIERS

Petites, elles ont rêvé d'être institutrice ou coiffeuse. Aujourd'hui, le métier de ➡



Lennie, en sixième.



►► vétérinaire a encore la cote : « *Juste pour les chiens et les chats, pas pour les crocodiles et les tigres!* » précise Lennie. Christine, si elle a « *assez d'argent* », ouvrira un refuge pour les animaux. A la maison, sa mère la « *force à manger de la viande* », mais dès qu'elle le pourra elle deviendra « *végétarienne* ». « *Pour moi, c'est important d'arrêter de tuer et maltraiter les animaux car ce sont des êtres vivants comme les enfants.* » Elle a entendu parler de Brigitte Bardot à la télévision et aimerait bien « *lui ressembler* ». Hélène, pointue, veut être « *biologiste marine* », mais a « *peur d'avoir peur des requins, ou si je vois un dauphin je vais peut-être flipper? Depuis que j'ai vu "les Dents de la mer", j'ai peur même dans la piscine* ». Dans la liste des préoccupations,

les victimes suivent de près les animaux. Lina veut être avocate pour « *défendre les gens, c'est important, même quand ils sont coupables* ». Elle a les qualités pour : « *Je suis têtue, je tiens tête à mes copines qui croient encore aux fées, par exemple.* » Tally veut elle aussi être avocate, mais « *aux Etats-Unis parce que c'est trop stylé, avec les grandes maisons et les jardins* ». Elle a eu l'idée « *en regardant "Esprits criminels" à la télé. Je sais me défendre, et j'aime bien défendre les autres. Par contre le problème, c'est que je ne suis pas très bonne en orthographe* ». Inès (de Saint-Ouen) veut être une « *star* » et « *marcher sur le sol d'Hollywood* ». « *J'ai acheté une caméra pour faire des vidéos YouTube, mais je savais pas trop quoi dire* », dit-elle

en explosant de rire. Ahlem rêve d'être pâtissière, mais avant elle participera à l'émission « *le Meilleur Pâtissier* », avec Cyril Lignac, pour se faire connaître. Sabine sera « *youtubeuse* » pour « *pouvoir rester à la maison* » et s'occuper de ses futurs enfants. Safa, elle, a déjà bien planifié sa vie. Pour avoir son propre salon de coiffure, elle sait qu'il lui faudra, « *avant, travailler pour quelqu'un* »... Siliana, tresses nouées sur la tête, hésite entre deux métiers : « *Ingénieur, c'est bien car on peut créer des objets, comme les baskets flamées, et comédienne parce que je suis le clown dans ma famille.* » Le père de Siliana est grutier, sa mère assistante brevets. « *Pour moi, c'est obligé de travailler, comme ça on peut avoir un avenir.* » Pour elle, mais aussi pour les autres. Aucune n'envisage d'être mère au foyer.

LES ENFANTS

Elles disent pour la plupart vouloir des bébés, certaines savent déjà combien, ont réfléchi aux prénoms. Pour Eugénie, ce sera « *Sacha – ça vient d'un dessin animé que j'adore – ou Chiara – j'ai une petite cousine trop mignonne qui s'appelle comme ça – et aussi Thomas – l'ancien amoureux de ma sœur que j'aimais trop* ». Elle a déjà dessiné leurs chambres. Lennie sait même dans quel ordre elle les veut : « *Il faudra que le garçon soit le plus petit pour pas qu'il tape les autres si c'est des filles.* »

L'AMOUR

« *A l'école, si tu parles deux minutes à un garçon, toute l'école te saute dessus en disant "chaleuuuuuuur" et "un bisou, un bisou, un bisou!" donc on fait très attention* », explique Adèle. « *J'y pense tous les soirs dans mon lit pour m'endormir. J'ai écrit une lettre une fois à un garçon dont j'étais amoureuse, mais je ne l'ai pas envoyée. Il est lourd et j'ai eu peur qu'il la montre à ses copains.* » Sa copine Hélène a eu un amoureux à la maternelle, « *il s'appelait Hedi, il avait la peau noire. Je m'étais fait punir à cause de lui parce qu'il me parlait. Alors je l'ai quitté. On ne s'est même pas embrassés* ». Elle s'interroge souvent sur le profil de son futur compagnon : « *J'aimerais qu'il ait la peau noire, qu'il soit gentil, qu'il m'offre des cadeaux, qu'il ne soit pas dans son fauteuil à lire son journal, qu'il fasse le boulot à la maison autant que moi, et qu'il soit beau aussi!* » Adèle enchaîne : « *... et surtout qu'il n'ait pas le sida, ni la peste!* » Rires. Entre le fantasme du prince charmant et la réalité des cours de récré, il y a

comme un fossé, que les filles mesurent...
 « On voit bien que les garçons dans notre école ne sont pas des princes charmants! Ou alors il faudrait vraiment qu'ils changent », soupire Juliette. « Bah le prince charmant existe, puisque Ken existe! ironise Jil. Faudrait juste qu'on se transforme en Barbie! » La vie à deux les inquiète. La plupart de leurs parents vivent encore ensemble, pourtant. Elles ne connaissent pas le concept de charge mentale, mais l'ont déjà analysé : « J'ai remarqué que les femmes, elles doivent tout faire à la maison même quand elles reviennent du travail, dit Christine. C'est souvent le mari qui commande. Ma mère, elle a été victime d'un homme alors moi, ça me fait peur. Moi, mon mari, c'est lui qui fera tout. » Son « mari », dit-elle. Car le mariage fait encore rêver les petites filles en 2017. « Je vais me marier, et si possible au même endroit que mes parents, dans un château paumé en Alsace, j'ai vu des photos, c'était trop beau! » s'enthousiasme Juliette. Jil, elle, ironise sur le mariage qui « coûte trop cher en divorce », n'empêche, elle a déjà imaginé sa robe « blanche, trop belle, avec le voile qui tombe devant et qu'on soulève [elle mime], et des pétales blancs qui tombent sur le tapis rouge ». Quand elle en parle, les yeux de ses copines brillent. A l'école de Rachel, il y a des « mariages » organisés pour les amoureux : « Tous les élèves se mettent en ligne, et les "mariés" passent au milieu... Et puis deux semaines après, ils "divorcent". » Elle éclate de rire. On n'est pas sérieuse, quand on a 11 ans. Mais on est déjà tellement lucide, quand c'est en 2017.

(*) Le prénom a été changé.

J'avais 12 ans, je me souviens...

Par Olivia Ruiz*

« Quand on passe les onze premières années de sa vie à traîner des pieds dans un café, on apprend l'humain sous toutes ses formes et l'on se forge une grande curiosité pour l'autre.

J'étais donc un Tom Sawyer en jupette, libre et vagabonde, rêveuse, mais connectée au monde car ayant grandi dans

une auberge espagnole. Chez les Latins, et particulièrement chez ceux qui ont subi le trouble assassin de l'exil, l'enfant est roi et possessivement, vigoureusement, passionnément aimé.

Le juke-box crachait du Madonna, du Rita Mitsouko, du George Michael et du Higelin, mais juste en face, dans le garage de mon pote Olivier, les cassettes de hip-hop, d'Assassin à NTM, arrivaient depuis Paris où son cousin David ne manquait pas de nous alimenter. Un monde nouveau se dessinait et à travers cette musique, c'était la capitale et ses banlieues que nous apprenions, comme un pays lointain mystérieux et si excitant.

Tout mon petit univers se résumait à ce village de 680 habitants dont le centre névralgique était notre hôtel/bar/resto/presse/tabac/essence... La Terrasse. Le canal du Midi le traversant, nous étions souvent envahis par ceux que l'on appelait joyeusement "les bateaux" (touristes allemands, anglais, hollandais...) car ils faisaient grimper le chiffre d'affaires et apportaient de l'exotisme dans notre petite vie rurale.

Je me souviens avoir découvert les cétacés via les bouquins de Cousteau avec un pensionnaire installé chez nous, d'avoir passé des heures

à coiffer une vieille anglaise qui m'apprenait péniblement quelques mots, d'être tombée follement amoureuse d'un garçon bien trop vieux pour moi, d'avoir été interpellée par deux femmes qui partageaient plus qu'une chambre.

Quand nous avons vendu notre café, j'avais presque 12 ans. Je n'étais pas vraiment prête à affronter cette deuxième phase de la vie qu'est l'adolescence, ses joies et ses désespoirs. Finalement, malgré l'activité bouillonnante du café, j'étais génialement protégée de toute malveillance. Ma grand-mère était aux fourneaux, mon grand-père gérait le tiércé et les cartes, mes jeunes oncles et mes parents se partageaient le reste.

Il se peut que ces rencontres aient fait de moi la grande voyageuse que je suis devenue. En tout cas, à 12 ans j'étais une adolescente encore joliment naïve, mais plus pour très longtemps, et joyeuse, puisque j'aimais faire rire et chanter pour amuser mon monde. Je ne savais pas encore que j'allais faire passer à mes parents les cinq pires années de leur vie, en expérimentant, toujours, mais plutôt du côté des pires interdits. Il faut que jeunesse se passe, non? Eh bien la mienne s'est amplement passée! »

*Chanteuse, elle a sorti son 5^e album.

« A nos corps aimants », l'année dernière.

“LE MARIAGE, ÇA COÛTE TROP CHER EN DIVORCE !”

Jil, en sixième



UN ÉTERNEL MYSTÈRE POUR LES GARÇONS

Certains affichent un dégoût pour les "trucs de filles", d'autres (progressistes) aiment le rose. Mais à cet âge-là se dresse surtout un mur d'incompréhension

Par ALICE MARUANI



Disons le tout net, ce que les garçons prépubères pensent des filles est un continent noir. Déjà parce que les jeunes garçons (entre 9 et 11 ans) sont généralement moins loquaces que leurs camarades féminines. Aussi parce que le sujet les gêne, visiblement. On se tortille, on soupire, on lève les yeux au ciel, on cherche à s'enfuir pour retourner jouer : parler de l'autre sexe, à cet âge-là, c'est un « truc de filles », justement.

Et puis, comment connaître celles qu'on ne côtoie pas ? Au début de la maternelle, garçons et filles arrêtent de jouer ensemble. Et jusqu'au milieu du collège à peu près, ils sont « ensemble, mais séparés », comme l'explique Martine Court, sociologue spécialiste des enfants. Les garçons qui se lient d'amitié avec des filles sont soupçonnés d'être « amoureux ».

Laszlo, 9 ans, est parfois la cible de moqueries. Depuis la maternelle, il a toujours eu des amies filles à l'école. « Il fait la connexion dans sa classe », explique sa mère, féministe revendiquée. Avec Vanessa, Théa et Olivia, il joue au handball, fait de l'escalade. Il ne comprend pas pourquoi les autres garçons, qu'il trouve « bagarreurs et bruyants », ne le font pas. « On me dit parfois "T'es amoureux", ça m'énerve, mais je ne leur réponds pas. »

Laszlo porte une bague et, de temps en temps, il demande à sa mère de lui mettre du vernis à la maison (mais le retire en sortant).

De l'autre côté du spectre, des jeunes garçons trouvent que les filles sont « chiantes », comme Florent, en CMI dans le 11^e arrondissement de Paris, qui assume de leur « tirer les cheveux ».

Et au milieu de tout ça, on trouve une grande masse de garçons qui ont adopté un discours politiquement correct, entendu à l'école ou à la maison. Comme Martin,

11 ans, à l'école à Fontenay-sous-Bois : « Les filles ont souvent les cheveux plus longs, mais elles sont aussi fortes que les garçons. »

Il ajoute, doctement : « Nous sommes égaux. » Lui n'a pas d'amie fille dans sa classe, mais il fréquente Clara, la fille d'un ami de son père. « On joue au ping-pong. Pour une fois que je trouve une fille qui sait jouer ! », lance-t-il, sous les protestations de sa petite sœur de 7 ans : « Moi aussi, je joue... » Quand on demande à Rayan, 11 ans, la différence filles-garçons, il répond avec la même assurance bienveillante : « Aucune différence, par exemple j'aime le rose, la danse et le foot. »

Mais derrière ces beaux discours, il en faut peu pour se faire traiter de « fille » ou de « tapette ». Jonas, 11 ans, en sixième à Paris, s'est déjà pris ces mots dans la figure après avoir refusé de se battre. Il trouve ça « ridicule de penser ça, même si j'ai parfois l'impression de le penser aussi ». Touchant avec ses conflits intérieurs, il ajoute : « Je me sens un peu sexiste, je pense parfois que c'est le rôle des femmes de faire à manger, le ménage. Mais après, quand j'y réfléchis, je trouve que c'est faux. » A cet âge-là, le sport dresse un vrai mur de séparation entre garçons et filles. Même si les garçons assurent ne pas être choqués par une fille qui joue au foot, ils n'en connaissent pas beaucoup. La plupart d'entre elles restent sur le bord du terrain, à discuter. « Les garçons font du sport, et les filles, elles font des histoires, c'est leur sport », explique Lynden, 11 ans, en sixième, crânement posé sur son VTT.

Lui a eu une petite amie quand il avait 9 ans et il assume d'avoir été « amoureux d'elle ». « Mais ses copines lui racontaient tout le temps des mensonges sur moi, et elle pleurait tout le temps. » Ce qui le marque le plus, à son âge, c'est la violence des filles entre elles. « Elles s'insultent tout le temps. L'autre jour, une fille disait à son amie : "Quand tu montes sur une balance, tu vois ta date de naissance." Et le lendemain, elles sont meilleures amies. »

Autre source d'étonnement pour Lynden : la nécessité pour les filles de paraître respectables. « Si on demande : "Est-ce que tu twerkes (1) pour 4 millions d'euros ?", les filles disent non, parce qu'elles ont une fierté, à cause des clichés. Les garçons disent oui. »

Bref, être une fille, pour lui, ça a surtout pas l'air très marrant. « Elles accouchent, elles ont leurs règles, elles souffrent plus. Je préfère être un garçon. Mais j'imagine que les filles préfèrent aussi être des filles, non ? » ■

(1) Twerker : danser de manière provocante avec des mouvements de hanche.



“PLUS LIBRES, MAIS PLUS ANGOISSÉES QU’AUTREFOIS”

Catherine Monnot est docteure en anthropologie sociale et culturelle. Elle est l’auteure de “Petites Filles d’aujourd’hui. L’apprentissage de la féminité”()*

*Propos recueillis par
MARIE VATON*

Quelles différences constatez-vous entre les fillettes d’aujourd’hui et leurs grand-mères au même âge ?

Il n’y a pas grand-chose de commun entre les petites filles des années 1950 et celles des années 2010. Avant cette époque, on ne parlait pas d’adolescence. A 12-13 ans, elles se projetaient directement dans l’âge adulte, en particulier dans les milieux populaires, qui constituaient 70% de la population française. Avant l’avènement de la classe

moyenne, la majorité des fillettes n’allait pas au lycée et ne passait pas le baccalauréat. C’était réservé aux jeunes filles des milieux aisés, qui pour la plupart recevaient leur enseignement des bonnes sœurs, avec des matières enseignées différentes de celles des petits garçons. Dans les milieux ruraux, dès 12 ans, elles

arrêtaient l’école et aidaient aux champs. En ville, elles allaient à l’atelier ou entraient en apprentissage. Leur vie et leur horizon étaient presque exclusivement tracés par leur origine sociale. Elles avaient des rêves, certainement, mais des rêves à la portée de leur classe. A la campagne, dès 15 ans, des femmes étaient chargées de les préparer au mariage, en leur apprenant la couture et la cuisine. Il n’y avait pas de projection individuelle dans leur avenir, ni cette injonction à l’épanouissement personnel que l’on retrouve aujourd’hui. Même s’il y avait des exceptions, les destins des petites filles à cette époque étaient tout tracés. Un destin profondément matrimonial et familial. Aujourd’hui, nos sociétés modernes ont mis la liberté au centre de nos préoccupations. C’est un outil formidable d’émancipation et de remise en question des normes et des carcans, et sans doute la seule façon digne et humaniste de vivre de notre point de vue contemporain, mais cette liberté est source d’angoisses existentielles pour tous les individus. Même pour les petites filles !

Elles seraient donc plus angoissées ?

Tout à fait, ou au moins d’une autre manière. D’une part, elles sont confrontées à la multitude des choix possibles : une femme aujourd’hui n’est plus seulement mère ou épouse, elle se définit aussi par son travail. Grâce à l’école gratuite, tous les métiers sont théoriquement ouverts à toutes les petites filles. Ne pèsent plus sur elles de façon aussi claire le destin et un collectif qui les contraignent à vivre une vie qu’elles subissent. Mais, paradoxalement, ce trop-plein de choix les angoisse, de plus en plus tôt. D’autre part, elles ne sont plus préservées de la marche du monde, auquel elles ont accès grâce à tous les outils qu’elles ont à disposition. Il y a cinquante ans, les enfants n’avaient tout simplement pas les moyens d’élaborer et de penser le monde de la même façon. Leurs référents étaient leur cellule familiale, plus ou moins politisée, ou leur instituteur. Or les enfants d’aujourd’hui n’ont pas toujours les filtres pour décrypter les images et les informations qu’ils reçoivent en pleine face. C’est parfois perturbant de se projeter dans l’avenir lorsqu’il paraît si angoissant.

Quel rapport entretiennent-elles avec la féminité ?

La question du genre est centrale à cet âge-là. On le voit chez Esther, d’ailleurs : le jour où elle reçoit la doudoune de ses rêves, le jour où elle se fait une queue-de-cheval sont des événements qui, s’ils nous paraissent anodins, sont cruciaux pour elle car ils marquent l’accès à une nouvelle classe d’âge avec ses codes vestimentaires et esthétiques précis. Cela montre l’injonction de genre encore très forte pour ces nouvelles générations. Même si elles ont intégré les discours sur l’égalité filles-garçons et qu’elles pratiquent de plus en plus de sports dits « masculins », comme le foot, la boxe ou le rugby, physiquement, elles restent dans des projections culturellement très anciennes : une fille doit être jolie, à la mode et séduisante. Il faudra du temps avant qu’elles puissent se libérer de ces normes d’apparence. ■

(*) Ed. Autrement, 2009.